

# MAZEPPA

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

---

Si la fortune des vivants est parfois chose bien étrange, la fortune des morts n'est pas moins capricieuse. Ils sont là qui dorment derrière nous, des millions sur des millions, dans le vaste ossuaire de l'histoire; tirez du tas quelques figures extraordinaires qui ont emplí le monde de lumière et de bruit; à tout le reste, semble-t-il, à tous les comparses du drame, la part de silence et d'oubli devrait être égale. L'injuste renommée ne le veut pas ainsi. Comme le pêcheur qui regarde la grève à marée basse et avise une coquille dans le sable, le poète, las de son temps, se penche un soir sur les siècles d'où la vie s'est retirée :

je ne sais quoi lui désigne une figure entre mille, un nom qui sonne et brille dans le rythme du vers; le poète ramasse ce nom inconnu, l'enchâsse dans l'or et le diamant; voilà le cadavre obscur précipité en pleine gloire, ressuscité pour tous les enfants à venir, qui épèleront le mot magique avec respect.

C'est une application de la parole profonde qui surprit tant Nicodème, docteur en Israël, cette nuit où le Maître lui dit : « Il faut renaître une seconde fois pour entrer dans le règne de gloire : l'esprit souffle où il veut. » La poésie est la seconde mère qui reprend les morts dans son sein et les recrée au hasard de sa fantaisie divine.

Ces pensées me venaient naguère en me promenant sous de vieux chênes plantés par Mazeppa. Si l'on eût questionné sur ce nom, dans les premières années de notre siècle, les quarante académiciens, on aurait risqué fort de les prendre au dépourvu, depuis M. de La Harpe jusqu'à M. de Fontanes. Un jour, lord Byron ouvre un volume de Voltaire, y lit douze lignes qui prennent forme et couleur dans son imagination; des vers bientôt célèbres du poète anglais, le nom prédestiné re-

bondit dans une Orientale d'Hugo, dans un chef-d'œuvre de Pouchkine ; les peintres s'en emparent, l'imagerie populaire le répand ; depuis cinquante ans, il n'est pas un écolier qui l'ignore : Mazeppa personnifie à lui seul tout un grand pays, l'Ukraine, tout un peuple historique, le peuple kosak. Chaque été, quand je repars pour ces provinces, mes amis ne manquent pas de s'écrier : « Ah ! oui, l'Ukraine, le pays de Mazeppa, où les Kosaks parcouraient la steppe, liés sur des chevaux sauvages ! » — Par exemple, ô mes amis, il ne faudrait pas vous en demander beaucoup plus long sur l'histoire du cavalier fantastique. Nous n'en voulons connaître que ce que nous a appris lord Byron.

Ayant habité un milieu où les souvenirs de l'hetman sont encore tout vivants dans la mémoire du peuple, j'ai eu la curiosité de chercher ce qui restait de la légende à la clarté de l'histoire, ce que le thème poétique a gardé d'intérêt, ramené à la vérité de la prose. J'ai consulté les historiens de la Petite-Russie, MM. Kostomarof, Solovief, Bantiech-Kamenski ; de leurs études critiques, le Mazeppa des poèmes sort à peine diminué ; grand acteur dans une grande époque, homme

de rêves tenaces et de passions ardentes, jetant ses amours au travers de sa politique, entraînant avec lui dans la tombe la dernière épopée du moyen âge oriental. Longtemps avant qu'elle inspirât Byron, cette épopée était chantée sous les trembles, au bord du Dniépre, par les rhapsodes aveugles qui courent les villages d'Ukraine : ces Homères de la steppe se transmettent encore, par tradition orale, tout un cycle de légendes rattachées à la figure de Mazeppa.

Le nom d'Homère ne vient pas ici à l'aventure; rien n'est plus semblable au monde de *l'Odyssée* que les héros kosaks; ce sont les mêmes mœurs primitives, les mêmes exploits barbares, les mêmes ruses sauvages; l'astucieux Mazeppa a tous les traits du prudent Ulysse, comme les rhapsodes ukrainiens ont tous les traits de leur grand ancêtre. Et voilà bien l'ironie qui rit derrière tous les efforts de l'homme; on s'appelle Byron, Pouchkine, on sait le grec, on a pâli sur les classiques avant d'écrire ses vers, tout cela pour rester loin de l'éternel modèle, tandis que des mendiants qui ignorent son nom retrouvent tout naturellement sa grandeur et sa sincérité.

« Celui qui remplissait alors la place (d'hetman) était un gentilhomme polonais nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean-Casimir et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche et le laissa aller dans cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna et y porta Mazeppa à demi mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent; il resta longtemps parmi eux et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande

considération parmi les cosaques ; sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince d'Ukraine... »

Voilà le récit de Voltaire, d'où est sortie la légende d'Occident : récit légendaire lui-même, car un fait véritable y est présenté sous un jour faux : ainsi travesti, le Kosak Mazeppa n'est guère plus réel que l'Orosmane ou le Lusignan des tragédies. Sur ce texte Byron broda son étincelante fantaisie.

Nos pères se rappellent certainement la marche du poème, eux qui ont laissé leurs meilleurs rêves entre les pages de ce grand volume de Furne, où les dessins de Tony Johannot évoquaient les types romantiques des héroïnes albanaises, vénitiennes et andalouses. Les fils s'en souviennent-ils aussi bien ? Ces fleurs de poésie sont déjà fanées ; nous avons été à d'autres dieux, et le « chantre de *Childe-Harold* » compte, je crois, bien peu de fidèles dans notre génération.

Après le désastre de Poltava, Charles XII et Mazeppa errent dans les forêts ; une nuit, les fugitifs inquiets veillent sous un chêne, près de leurs chevaux entravés ; l'hetman panse lui-même sa monture, et le roi suédois complimente ce ca-

valier sans égal. — « Maudite soit l'école où j'ai appris à monter à cheval ! » répond Mazeppa ; et il raconte à Charles l'aventure de sa jeunesse, en se tenant fidèlement au scénario fourni par Voltaire. C'est sur un cheval sauvage, natif d'Ukraine, qu'on a lié le criminel d'amour ; la bête affolée repart pour sa patrie, galopant jour et nuit ; le récit s'emporte avec elle d'un souffle superbe, il court à travers les forêts, les steppes et les fleuves ; l'agonisant voit fuir les mornes paysages, bientôt son regard se voile, la vie le quitte ; les corbeaux impatients le frôlent de leurs ailes ; le cheval s'abat épuisé ; Mazeppa râle dans la nuit sous ce cadavre ; il perd connaissance : une jeune fille kosake le recueille à demi mort et le soigne dans sa cabane. « C'est ainsi que l'insensé dont la rage voulut raffiner mon supplice m'envoya dans ce désert, garotté, nu et sanglant, ne se doutant pas que le ciel m'y préparait un trône. » — Mazeppa ne dit pas ce qui lui advint sur ce « trône » : son récit finit sur un trait d'humour byronien : « Le roi dormait déjà depuis une heure. »

Si Charles XII ne s'était pas endormi et si le noble lord avait soupçonné ce qu'on peut appe-

ler la seconde légende de Mazeppa, le poème se fût sans doute enrichi d'un deuxième chant, encore plus dramatique que le premier; mais celui-là était réservé à Pouchkine. Le poète anglais, manquant d'informations exactes, a dessiné une figure selon son rêve et n'a pu prétendre à faire revivre un caractère historique qui lui était inconnu. Là où le vieux Shakspeare, acharné à créer des âmes, eût fait palpiter un être de chair et de sang, Byron n'a pris qu'un magnifique sujet plastique.

Ceci est encore plus vrai du Mazeppa de Victor Hugo; dans l'Orientale consacrée au héros kosak, le personnage n'a que le rôle muet d'un mannequin de féerie, prétexte à décors éblouissants : éblouissants, mais bien hasardés; la couleur locale, ce dogme de l'école romantique, est cavalièrement traitée dans cette pièce. Des pédants pourraient demander au grand poète dans quel cauchemar géographique il voyait cette Ukraine, « désert aride » de « sables mouvants », et les « monts noirs liés en longues chaînes », et les « grands vautours fauves », et les « troupeaux de fumantes cavales »; un indiscret pourrait s'éton-

ner d'apprendre que le cheval farouche, devenu soudain docile aux exigences de la rime, est « nourri d'herbes marines ». Ne soyons ni pédants ni indiscrets; le poète nous répondrait avec ces beaux vers de la fin de son ode :

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,  
Tous les champs du possible et les mondes de l'âme.

Il nous demanderait pourquoi, si les *Orientales* sont fausses, elles chantent encore dans notre mémoire comme la plus délicieuse musique qui ait grisé nos vingt ans.

Un poète russe, pleinement maître de son sujet, devait dépasser ses émules d'Occident et fixer à jamais la figure épique de Mazeppa : dans le chef-d'œuvre de Pouchkine, elle revit avec cette vérité intuitive du grand art, parfois plus vraie que la vérité même de l'histoire, suivant la juste remarque d'Alfred de Vigny. Je voudrais donner une idée de ce poème de *Poltava*, qui reste l'un des meilleurs titres de gloire de son auteur : dans nulle autre de ses œuvres, il n'a obtenu de sa belle langue plus de solidité, d'éclat et de mouvement; nulle part, il n'a plus savamment épuisé

toutes les richesses dramatiques d'un sujet, plus logiquement enchaîné des scènes où rien n'est dérobé à l'action et qui trahissent une secrète arrière-pensée de théâtre; il faudrait bien peu de remaniements pour que ces tableaux d'histoire vécussent au feu de la rampe.

J'en voudrais traduire quelques fragments, tâche décourageante, car notre prose française ne peut suivre ce mètre rapide, rassemblé sur lui-même, cette langue avare de mots, prodigue d'idées, qui fait penser à du Tacite en vers.

Le poème de *Poltava* prend Mazeppa au déclin de ses jours et à l'apogée de sa gloire. Au début du premier chant, le vieux Kotchoubey, un des grands chefs kosaks, est dans sa terre d'Ukraine; seigneur magnifique et opulent à la façon des rois pasteurs, maître de grands troupeaux et de vastes labours. De tous ces trésors, un seul lui tient au cœur, sa fille Maria.

Elle est fraîche comme une fleur de printemps grandie sous l'ombrage d'un chêne, svelte comme les peupliers sur les collines de Kief. La grâce de ses mouvements rappelle tour à tour l'élan rapide de la

biche, le port du cygne sur les eaux désertes. Sa gorge est blanche comme l'écume du lait; telles que des nuages sur le ciel, des boucles de cheveux assombrissent son front altier; ses yeux ont l'éclat de l'étoile, ses lèvres le pourpre de la rose.

Mazeppa, tout chargé d'ans et de travaux, a porté au baptême l'enfant de son compagnon d'armes; il l'a vue grandir à la table où l'on festoyait en racontant les anciens combats; il se prend à l'aimer de l'impitoyable amour qui revient parfois aux vieux cœurs, « forgés au feu des passions ». Kotchoubey s'indigne à la demande de l'hetman; il dit de lui, et presque dans les mêmes termes, ce qu'Hernani disait de don Ruy Gomez :

O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,  
Pour achever sa route et finir sa journée  
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,  
Prendre une jeune fille!

La jeune fille pense autrement; elle est subjuguée par cette voix qui lui a conté tant d'exploits fameux : la gloire n'est-elle pas une éternelle jeunesse, la force une toute-puissante séduction ?

Les parents repoussent une union, sacrilège aux yeux de l'Église, entre la filleule et le parrain. Une nuit, on entend le sabot d'un cheval fuir dans la steppe... Le lendemain, la chambre de Maria est vide; Kotchoubey s'éveille désespéré, déshonoré. Quelle sera sa vengeance contre le ravisseur? Un coup de sabre ne le contenterait pas, il lui faut mieux, la hache du bourreau. Précisément, Mazeppa conspire en grand secret la révolte contre le tsar; Kotchoubey est l'un de ses rares confidents.

C'était aux jours troublés où la jeune Russie, rassemblant sa force dans la lutte, grandissait avec le génie de Pierre. Il lui fut donné un dur maître dans la science de la gloire; elle reçut du paladin suédois plus d'une leçon imprévue et sanglante. Mais, dans l'épreuve d'une longue disgrâce, subissant les coups de fortune, la Russie se consolidait. Ainsi le pesant marteau, broyant le verre, forge l'acier.

Le roi de Suède marche sur Moscou, et l'hetman lie avec lui de ténébreux complots. Le portrait du vieux conspirateur est superbe, comme ces figures noires du Tintoret qui peuplent les palais